

Gavarni, del. Collection Alexis Rouart Édité par Bulla frères.

L'ENTRÉE DE LA SALLE AU BAL DE L'OPÉRA

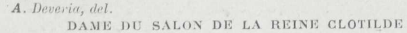
CARNAVALS ROMANTIQUES

Avouons que, à distance, il parait improbable, étrange, saugrenu, de nous représenter la royauté citoyenne comme la grande patronne des *chicards*. Sur ce que nous savons de ce *château* royal, où la plus belle famille du monde, la plus patriarcale, vit une existence de bourgeois riches et calmes, nous avons peine à nous laisser convaincre que Gavarni dit vrai et que Lami écrit de l'histoire. Sans doute, le bal de l'Opéra est un peu d'invention orléaniste, si l'on peut dire, puisque le Régent a fourni, cent quinze ans auparavant, le moyen d'ouvrir un bal paré et masqué dans le genre italien, que, même, il a obtenu, pour son impresario, le chevalier de Bouillon, une pension de 6,000 livres; mais, du Régent à Louis-Philippe, en passant par les fils et les petits-fils, il y a loin. Si Mgr le duc de Chartres d'avant la Révolution, le charmant cavalier mis, dit-on, par Debucourt dans sa *Grande promenade*, ne dédaignait pas la fête, devenu le roi Louis-Philippe, bien des choses, sans compter les ans, sont venues l'assagir. Il ne pratique plus, sans doute, mais il a trop de finesse pour ne pas s'intéresser vivement, en apparence, à ce que les Parisiens adorent. Il ne manquerait plus que ceux-ci eussent renversé un monarque pour le remplacer par un empêcheur de danser ! Le souvenir est encore présent des fêtes aux Tuileries, sous la monarchie, le *Ballet de Marie Stuart*, entre autres, où la duchesse de Berry avait fait œuvre romantique et tout à fait distinguée, à la veille des Glorieuses. Le monde citoyen, qu'il vînt de l'aristocratie ancienne, comme certains, ou qu'il fût de jalon révolutionnaire, comme la plupart, ne dédaignait point ces futilités. Le besoin que tout bourgeois, riche ou pauvre, éprouve à se faire la tête de Henri IV ou celle de Louis XIV, s'était accru à la fin du règne de



Gavarni, del. UN CABINET CHEZ PETRON Coll. Alexis Rouart.





A. Deveria, del.
DAME DU SALON DE LA REINE CLOTILDE



COSTUME PERSAN (XIXe SIÈCLE)



Goupil, éditeur.
DAME FLORENTINE (XIIIe SIÈCLE)

COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS

Charles X. Plusieurs salons s'ouvraient à des bals parés de société, suivant le mot reçu, où les ministres les plus célèbres ne dédaignaient point de faire parade d'oripeaux et d'uniformes anciens. Je ne dirais pas M. Thiers, et pourtant... Pourtant, si l'on en croyait le prince de Joinville, M. Thiers eut poussé fort loin l'amour du déguisement. C'est la règle.

Donc, en 1830, le mouvement se dessine; les gens du bel air se prêtent volontiers aux déguisements; ils ne le feraient pas au bal de l'Opéra, certes, car le ton est alors de n'aller à ce plaisir que sous le domino ou le frac. L'homme de suprême élégance serait repris d'y paraître en travesti, fût-il couvert des diamants de Golconde. Au reste, quel spectacle recherche-t-il? Celui de la scène, où des énergumènes payés par l'Académie royale de Musique ou le fermier des bals cavalcadent la nuit durant. Il a sa loge retenue où il conduit, en domino et masquée, la personne qui l'accompagne. Le foyer lui est réservé; il est sûr de n'être intrigué que par des femmes du monde changeant leur voix.

Le déguisement n'est donc point admis; il se garde pour le salon ami, où l'on aura plus de loisir d'être vu, admiré et loué. Le romantisme est, en 1830, dans sa pleine folie. Le théâtre aidant, et les exemples de la duchesse de Berry persistant, le monde citoyen poursuit l'aventure. C'est dans cet esprit que Achille Deveria fournit à des amis l'idée de costumes historiques; et lorsque ces amis auront vu leurs noms grandir, qu'ils auront fait du bruit dans le monde, après un demi-siècle passé, ce sera grand plaisir de les revoir tous, si joliment campés, si délicieusement habillés de leur bric-à-brac de fantaisie, empruntés cependant à la plus sérieuse archéologie. Nous sommes là en la société de Jérôme Paturot, construisant son pavillon à tourelles. Alfred de Musset, en seigneur allemand; Robelin, l'architecte, en costume Henri II; Roger de Beauvoir, en raffiné Louis XIII, et surtout Grille de Beuzelin, chef de bureau des Monuments historiques, plaqué dans un maillot et un justaucorps prétendus venir de Charles VI, c'est l'ahurissante fantaisie, le Carnaval grave du bourgeois convaincu, enchanté de paraître, d'étonner et de plaire. Je le répète, le *ballet* de la duchesse de Berry a frappé tout ce monde d'artistes, de gens de lettres et de savants, un peu à la façon des mascarades botticelliennes de naguère. Et c'est ce thème mignard, encore très naïf et presque croyant, que tantôt Gavarni va reprendre, transformer, rendre très drôle, un peu libertin, et faire entrer à l'Opéra.

A. Deveria, del.
COUR DE FRANCE (1757)

Au besoin de rechercher le harnais des vieux Français, de se refaire la tête d'Alain Chartier ou de Henri II, rêve de l'artiste ou du fonctionnaire, allait s'ajouter la passion ethnographique, un goût très marqué pour le travestissement étranger. Ceci venait de ces bals de l'Empire autrefois donnés par la reine Hortense, où l'on avait vu paraître des seigneurs de toutes les parties du monde; mieux encore, l'idée restait traditionnelle en France, car, sous Louis XV à Versailles, sous Louis XIV, et même bien longtemps avant, sous Catherine de Médicis, lors des fêtes des ambassadeurs polonais, en 1573, à Bayonne, pour l'entrevue de la vieille reine et du duc d'Albe, les divertissements ethnographiques avaient eu le pas. Le Français xénophile et anglomane de la génération de 1830 est tout naturellement porté à demander « aux nations » leurs jolis et pimpants secrets de toilette. Achille Deveria a le secret de ces adaptations; il sait à merveille prendre aux uns et aux autres, à travers l'Europe, les éléments de costumes délicieux dont il pare ses amis et connaissances. A Louis Carron, peintre, son camarade, il arrange ce costume de Valencien qui restera de tradition au théâtre, et que, pour bien peu, nous retrouverons encore dans *Carmen* à l'Opéra-Comique. Gervais fils est en Indien, et ce jeune homme, fils d'un Gervais, grand négociant aux Indes, a quelques bonnes raisons de bien porter l'habit de Calcutta. Une des personnes les plus charmantes de la série était Madame Menessier-Nodier en Bressane, elle aussi très contente d'elle, très dans le rôle, car aux beaux jours, c'est en Bresse, ou tout au moins tout près qu'elle villégiature. En Maja espagnole, Madame Menessier est moins sûre d'elle, comme Zoé Champollion, fille de Champollion-Figeac, n'est pas l'italienne impeccable. Dans le genre riche, Raiffé explorateur, — on disait voyageur alors — expose un attirail complet de chef albanais avec glaive, baudriers, dorures, soies et bottes extraordinaires. De sa sœur Laure, Achille Deveria façonne une Hollan-



A. Deveria, del.
COSTUME DE CHASSE AU TEMPS DE LA FRONDE



Gavarni, del. J. Bourdet jeune, édit.

LE BAL MUSARD



Gavarni, del. J. Bourdet jeune, édit.

RENCONTRE AU BAL

Collection Alexis Rouart.

daise charmante, de Madame Brück une Anglaise rêveuse et tendre, de Madame Vatrin une belle Germaine aux yeux clairs ; la Russe est Herminie Dubois, la Française capiteuse, idéale, en ses atours un peu chargés, est Élisa Vimont.

Et c'est entre soi, en bonne fraternité d'artiste, ici ou là, chez Horace Vernet parfois, chez Deveria même, où Listz paraît, où l'on dit des vers de Hugo, que de si agréables choses se peuvent produire. Et croyez que de si parfaits modèles, que de si ingénieuses façons de se faire belles ne sont point perdues, que l'on voit des Bressanes, des Hollandaises ou des Russes ailleurs, chez le duc de Broglie, chez Orfila, partout où les fêtes costumées sont goûtées ; elles le sont partout. Deveria a d'ailleurs pris soin de laisser de ces fantaisies un souvenir durable en un coquet album romantique intitulé *Costumes historiques de ville ou de théâtre*, paru sous un joli titre à couverture jaune.

Tout à l'heure cette passion du costume historique traversera le détroit ; nous empruntions assez aux Anglais leurs mœurs, leurs goûts, leurs sports, leurs costumes, pour que, une fois par hasard, ils nous prissent quelque chose. Autrefois la reine Louise de Prusse l'avait fait ; de récents bals costumés avaient eu lieu à Berlin, où le prince Guillaume, le futur grand Empereur, n'avait pas craint de paraître convenablement mascaradé. Chez la reine Victoria ce sera en 1842, le 12 mai, dans les salles du Palais de Buckingham, Colnaghi, l'éditeur, a conservé, dans un album chromolithographique, les portraits des acteurs principaux ayant figuré dans le quadrille. Elle, la Reine, toute jeune encore, très fraîche et svelte, s'était réservé le rôle sympathique de Philippa de Hainaut. Il n'était point mal, au temps de « l'entente cordiale », de rappeler à la France, même en un bal, l'histoire légendaire, et d'ailleurs fausse, des bourgeois de Calais. Dans le nombre des acteurs, les plus anciens remontaient à Richard Cœur de Lion ; les plus récents ne dépassaient pas le milieu du XVIe siècle. La Reine, habillée en duchesse du XVe siècle, un peu anachronique, portait un *corset*, une longue robe ponceau, de l'hermine ; deux jeunes pages frisés comme des petits saints Jean soutenaient sa traîne. Tout le haut « peerage » anglais faisait cortège ; le Prince consort apparaissait fort digne sous son harnais de roi médiéval, sauf que la coupe de barbe parut quelque peu risquée. Après le défilé, la Reine s'étant assise, les quadrilles commencèrent. Il y eut celui des Croisades et celui de Waverley. Anne de Bretagne était représentée par la duchesse de Cambridge ; la reine Victoria et elle parurent en une figure de quadrilles ; puis, vers une

Saint-Èvres, del.

QUADRILLE HISTORIQUE DES BALS DE L'OPÉRA (1840)

(Règne de Louis XVI)

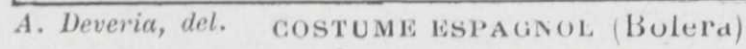


A. Deveria, del.

QUADRILLE HISTORIQUE DES BALS DE L'OPÉRA (1840)

(Année 1792)





A. Deveria, del. COSTUME ESPAGNOL (Bolera)



COSTUME DE ROXANE DANS « BAJAZET » (Mlle Rachel)



DAME FRANÇAISE DE LA SUITE DE MARIE STUART

heure du matin, on soupa à la mode antique, au son des trompes, avec grand baise-main. La Reine dansa ensuite avec le duc de Cambridge ; le duc de Beaufort et la duchesse de Buccleugh lui faisaient vis-à-vis. Les Français, eux, ne connaitront point ces luxes ; le vieux roi n'est pas pour ces représentations. Quelqu'un l'a dit : « Louis-Philippe c'était M. Grévy sur le trône. » Mettons que M. Grévy ait été un président *juste milieu*, ce serait plus vrai.

Et cependant, en 1830, ou, si l'on veut, en 1832, les bals de la salle Le Peletier rééditent d'année à autre leurs misérables histoires. Dès minuit, les loges claires peuplées d'habits noirs et de dominos roses, l'orchestre sur la scène, et, dans la salle, à la place de l'orchestre, un brouhaha monstre de pierrots et de pierrettes, de forts des halles, de soldats grotesques, de vilains Chinois. Retenez le *fort* des halles, le luron du commencement du siècle, avec sa perruque de chiendent et son large pantalon ; c'est de lui que naîtra tout à l'heure le *Débardeur* de Gavarni, mâle ou femelle, invention géniale comparable au *Mayeux* de Traviès, ou mieux, au seigneur Arlequin lui-même. L'entrée de ce monde un peu mêlé de boutiquiers, de grisettes, de commis, de chorégraphes patentés et soldés, est le bon instant du spectacle. Qu'un loustic habile, queue-rouge ou Jeannot, assis sur une marche, interpelle les arrivants et les raille dans son argot spécial ; que même il aille jusqu'à s'attirer les foudres du citoyen de garde, c'est la joie du beau monde. Sans aucun doute il y a là, dans le nombre, quelques-uns de



A. Deveria, del.
COSTUME ESPAGNOL DU XVIe SIÈCLE (Mme Dorval)



A. Deveria, del.
VÉNITIENNE (XVIe SIÈCLE)



A. Deveria, del.
FEMME DE LA COUR DE LOUIS XV



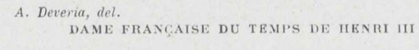
FEMME DRUSE



COSTUME BERNOIS (Mme Régnier)

COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS





A. Deveria, del.
DAME FRANÇAISE DU TEMPS DE HENRI III



FEMMES D'ISPAHAN (PERSE, XIXe SIÈCLE)



DAME DU TEMPS DE FRANÇOIS Ier (1515)

COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS

ces officiers de la Garde nationale qui paraderont en uniforme au château des Tuileries, et que parfois leurs souvenirs chorégraphiques entraînent. Le prince de Joinville a raconté dans ses mémoires le cas de ce bonnetier, élu je ne sais quoi dans la garde citoyenne et venu à la réception du Roi affublé d'un plumet magnifique. Comment ce brave garçon avait-il pu, en ce lieu sévère, rencontrer les alcools capables de le mettre en gaieté ? le fait est qu'il était fort gai. Aux premières notes de l'orchestre, oubliant la majesté de l'endroit, dédaigneux de l'étiquette, un peu aveuglé par ses libations et se croyant au bal de l'Opéra, on le vit prendre un factionnaire pour une danseuse et le vouloir entraîner dans un galop. Comme le pauvre homme résistait poliment, craignant un esclandre, l'autre cherchait à le subjuguer par sa chorégraphie savante, il cabriolait devant lui, pinçait un inénarrable cancan, faisait voltiger son plumet à droite et à gauche. On ne dit pas ce que chantait le citoyen pendant cette pyrrhique, mais le répertoire n'en pouvait manquer de sel parisien et de réflexions crues. C'est beaucoup ce que le beau monde allait chercher dans les bals publics, le boniment de l'entrée, l'attrapade, le jeu salé de l'intrigue et des lestes propos.

Depuis le Roi des Halles, il n'était point de méchant goût de s'engaillardir l'ouïe de pareilles épices. Mais cette demi-heure passée, quand il ne reste à voir qu'un quadrille plus ou moins échevelé, un galop, ou la débandade finale, c'est vraiment trop peu pour retenir jusqu'au petit jour. Encore sous le frac ou la



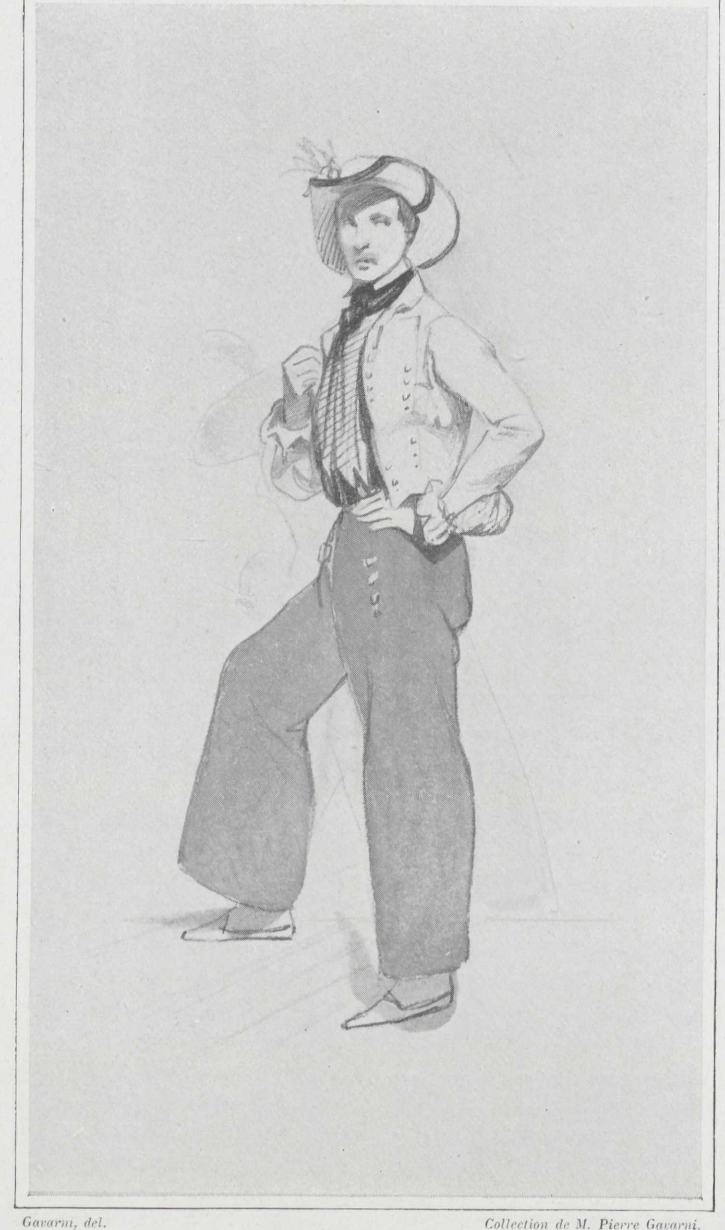
Gavarni, del. et lith. *Collection Alexis Rouart* *Edité par Bulla frères.*

LA CHANSON DE TABLE (Les Nuits de Paris)

pelisse, avec, au bras, une femme chaussée de mules et fort légèrement vêtue, n'aura-t-on point la ressource d'aller, sur les six ou sept heures, attendre, aux *Vendanges de Bourgogne*, la descente de la Courtille, assister, dans la crotte ou dans la neige, à cette retraite de Russie d'un haut goût, apercevoir, dans son mail-coach, Lord Seymour jetant des écus de cinq francs à la foule. Ceux qui ont cette vue sont les ouvriers sages, partis pour le travail, et qui perdent ainsi une heure. A l'*Auberge des Cévennes*, où le flot s'engouffre, ce sont des cannibales qui tombent. Le vin, les viandes, les pains disparaissent par tombereaux, happés par des gens que la veille creuse et que l'exercice affame. A part Lord Seymour l'Anglais, un fils de pair de France, et, l'on dit, un député de la droite, ces convives aux appétits de squales ne sont point de souche relevée. Ils sont là, sous leurs guenilles souillées de crotte et de vin, ce qu'ils sont à la fête de Saint-Cloud ou à la barrière du Trône. Ils se sont bien amusés, si l'on en croit Prache, parce qu'ils ont fait du bruit, du train, qu'ils ont osé le cancan au nez du gouvernement et ont chanté d'énormes choses. Ce Prache est un dessinateur médiocre, mais la légende des quatre lithographies publiées par lui mérite une mention, les deux dernières surtout, où il nous fait assister au galop final et à la sortie. « Il est convenu, dit-il, qu'on ne sort pas d'un bal de théâtre sans s'entamer quelque chose. Où serait l'agrément, et qui est-ce qui pourrait dire le lendemain : Oh ! que je me suis amusé ! Nous nous sommes roulés les uns sur les autres. Une bergère a reçu un coup de pied dans le ventre ; un magicien a eu l'œil poché, un marquis s'est *peigné* avec un Sauvage. Nous étions dedans comme cent mille hommes et nous avons ri comme des fous » !

Quand cette troupe émoustillée, enragée et folle, est obligée de sortir, il est six heures du matin ; en février, c'est le petit jour, les gens qui s'amusent voient double : « Il est grand jour, dit Prache, quand les Pierrots, les Jeannots, les Pépins, etc., regagnent leur demeure ; la nourrice fumant sa pipe et laissant pendre à son cou son marmot de carton ; l'Alsacienne, oubliant son rôle, marche la jupe relevée, la main dans son gousset ; le Sauvage reporte au costumier ses plumes et sa massue; beaucoup ont perdu leur bourse pour changer d'habits, ce qui pourra en faire rester quelques-uns en Polichinelles. » Combien nous sommes loin aujourd'hui de ces temps, encore que parfois les Quat'-z-arts nous réservent la surprise matinale de ces descentes singulières ! Roehn, le fils, avait peint un fort joli tableau de ces danseurs de nuit rentrant au bercail; ils sont affalés sur les marches de leur escalier, ils sont transis sous leurs oripeaux salis. Une petite femme, habillée en page, s'est accroupie et loge frileusement ses mains bleuies dans la fente de son justaucorps. C'est le *Mercredi des Cendres ;* le *Mardi gras* avait plus d'entrain. Mais, si ceux-là, les modestes, les petits ont joui de leur liberté, les gens des loges, eux, se sont royalement ennuyés. Ils ont eu beau souper dans leur arrière-salon, à la mode italienne, entendre des choses inhabituelles, voir d'extraordinaires ébats, ils se sont péris d'ahurissement et de sommeil, parce qu'ils *n'ont rien fait*.

A la mi-carême de 1832, l'administration a cru les intéresser en substituant aux danses fantaisistes des volontaires un quadrille des premiers sujets du foyer de la danse. Ce n'est rien encore. Au fond, les autres, avec leurs folies, leurs cabrioles et leurs chutes finales, ont plus de ragoût et d'imprévu. Les blasés du monde espèrent toujours l'histoire capiteuse, ils la guettent. On sent très bien qu'ils souhaiteraient, non pas une catastrophe peut-être, — car ils en seraient victimes, — mais quelque grosse affaire où la police interviendrait. Jamais cela ou rarement. Alors on trouve que ces bals sont un peu toujours la même calembredaine ; sauf que les jeunes mariés tiennent à avoir vu cela au moins une fois, que certaines filles de marque exigent cette station canaille, la direction ne couvrirait pas ses frais. En 1835, les travestissements de société détournent encore de ce spectacle. La *Tour de Nesle* a valu à la passion du déguisement des Gaultier d'Aunay, des Buridan, des Marguerite de Bourgogne innombrables. Dans un des bals du faubourg Saint-Germain, au milieu d'une réunion étrange de guerriers moyen âge et de châtelaines, un marquis de Galliffet arrive déguisé



Gavarni, del. — DÉBARDEUR — *Collection de M. Pierre Gavarni.*



Gavarni, del. — DÉBARDEUR (croquis d'après nature) — *Collection de M. Pierre Gavarni.*



Gavarni, del. et lith. Collection Alexis Rouart Publié par Hautecœur.

NOUVEAUX TRAVESTISSEMENTS

SENORITA





A. Deveria, del.

DAME FRANÇAISE XVIIe SIÈCLE



DAME ROMAINE (Nouvelle mariée, 1581)



DAME DE LA COUR D'ISABEAU DE BAVIÈRE

COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS

en chiffonnier. De sa hotte sordide, il sort les plus délicieux éventails du monde, que les Marguerite de Bourgogne s'arrachent littéralement et qui, par leurs sujets piquants, mettent tout le monde en gaieté. Le bal de l'Opéra ne gagnait pas à la comparaison. L'année 1836 lui fut cruelle. L'influenza avait fait son apparition dès le mois de décembre 1835. Tout le « peerage » s'abreuvait d'infusions et gardait la chambre. Le Carnaval en eut quelque tristesse. Sauf une très belle réunion chez le duc de Broglie, et le bal d'enfants chez le célèbre Orfila, où l'on vit paraître le futur prince de Sagan en Écossais des Clans, le fils du duc Decazes en Figaro, le fils de Crémieux en pâtissier, les fêtes s'en allaient finir en mélancolie.

Au milieu de tant d'événements contraires — et en 1837 l'influenza redouble — Mira, fermier des bals de l'Opéra sous la direction de Véron, tente l'impossible pour désensorceler l'affaire. Il imagine mille choses, les quadrilles historiques, des loteries. Un de ces quadrilles historiques a été conservé dans un bel album publié par la maison Rittner et Goupil, prédécesseurs des éditeurs du *Figaro illustré*, alors établis au boulevard Montmartre. Deveria en avait fourni le thème, comme il se devait, car dans le clan romantique, Deveria est le grand pontife du costume ; lui seul connaît les sources authentiques, s'est fait une opinion à peu près vraie des choses, et Mimi Véron souhaite que rien ne cloche dans ses reconstitutions. Pour scénario, c'est la résurrection coquette, somptuaire et mignarde de trois siècles pleins de notre histoire. *Le Roi s'amuse* a mis François Ier à la mode ; c'est lui qui ouvre le cortège, lui et la Marguerite des Marguerites, sa sœur, Philippe II et Élisabeth de France, Charles IX et Élisabeth d'Autriche, Henri III et Louise de Lorraine. Alors suivaient des personnages du règne de Henri IV, de Louis XIII, de Louis XIV et de Louis XV, des Louis XVI exquis et charmants, jusqu'à des personnages du sacre de Napoléon, Joséphine en grand costume donnant la main au colonel général des Guides. Et nous retrouvons facilement aujourd'hui les éléments sur lesquels Deveria a brodé des fantaisies ; les recueils de Gaignières, au Cabinet des Estampes, lui ont fourni ses rois de France, jusqu'à Louis XV. Ses Louis XVI ont été empruntés à Moreau le Jeune, ses petits maîtres de la Révolution à Debucourt, à Carle Vernet, à La Mesangère et à Bosio, sa Joséphine et son colonel général aux maquettes d'Isabey pour le Sacre. Deux personnages, étrangement fagotés à la dernière mode de 1834, fermaient la marche ; ils n'étaient ni les moins drôles ni les moins regardés, car leurs exagérations sont extraordinaires. Mais avant d'en venir à ces frais considérables, Mira et Véron ont fait de leur mieux ; ils veulent absolument galvaniser cette salle endormie où l'on entend, aux balcons des loges, les conversations suivre leur cours, sans nul intérêt pour le spectacle. Ils avaient beaucoup compté sur la tombola. Avec sa faconde de barnum et ses expédients drolatiques, Mira amusait le public d'avance ; il savait mille tours gamins, dont les gazettes émoussaient les pointes, par malheur, avant le moment utile.



A. Deveria, del.

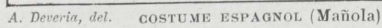
COSTUME DE LA COUR DE LOUIS XVI (1774)

Un jour, il annonce qu'une jeune fille sera le gros lot d'une tombola et, comme il ne disait pas que cette jeune fille était un Greuze, le ministre de l'Intérieur crut devoir faire des observations. On rit très fort, mais on n'en fit pas meilleure figure au théâtre. La glace ne fondait que superficiellement. D'ailleurs, l'Opéra avait des rivaux alors, la Renaissance d'abord, où Tolbecque, le violoniste, directeur des Bals de la Cour, conduisait l'orchestre, où Gavarni et Roqueplan avaient la surintendance de la décoration et du goût. A la Renaissance, nulle guinderie, plus d'habits noirs, de dominos ; les entrants sont venus pour danser, ils se sont costumés, et ils dansent au parterre, sur la scène arrangée en pendant de la salle. Gavarni a dessiné de nouveaux quadrilles tout à fait délicieux. Chez Musard, rue Vivienne, c'est autre chose, c'est à la fois plus gai et plus canaille, mais le genre s'en répand très vite. On ne veut plus de la solennelle gravité des bals de l'Opéra, même avec tombolas et quadrilles espagnols. En 1839, Jullien, la petite flûte, cet ancien de régiment, méridional de Sisteron, est chef d'orchestre des bals de l'Opéra. Il a fait venir les danseuses espagnoles qui exécutent le pas de la *Synfonia* de Mercadante. A cette attraction Jullien ajoute son air de la *fauvette*, exécutée par lui en solo sur la petite flûte. Mieux encore, l'influenza a



A. Deveria, del.

DAME ANGLAISE (1792)

A. Deveria, del. COSTUME ESPAGNOL (Mañola)



COSTUME ESPAGNOL (Maja en promenade)



DAME ESPAGNOLE EN COSTUME DE MAJA
(Mme Menessier-Nodier)

COSTUMES ET TRAVESTISSEMENTS

disparu, les habits noirs sont plus gais, les dominos se remplacent volontiers par de riches travestis. Dès minuit, la salle est comble, plus de 500 personnes ont envahi les loges ; on s'écrase au foyer, on s'intrigue, on s'amuse énormément, mais la raison n'en est ni la petite flûte de Jullien, ni le pas de Dolorès, c'est que des gens très bien n'ont pas hésité à descendre dans le bal, à se mêler aux groupes, en un mot, à agir. Cela devient plus Tolbecque, plus Musard, somme toute plus drôle, et les plus discrets espèrent que du nouveau sortira de là.

Il ne faut pas en douter, deux hommes eurent sur cette résurrection du bruit une énorme influence, Gavarni d'abord, puis Musard. Musard a longtemps opéré rue Vivienne, il est célèbre dans un certain monde de joyeux, quand la direction de l'Opéra lui confie ses bals. Avec sa tête glabre et grêlée de vieux sacristain, son impassibilité étrange, sans un sourire jamais, ce bonhomme est l'incarnation du chahut ; son grand galop final est son clou ; il en soigne les détails, le départ, le galop, le final épileptique et diabolique, le tout montant par degrés, augmentant d'année en année, si bien que, en 1848, quand le vieux roi tombe devant la Révolution, la trombe humaine déchaînée à l'Opéra fait un tel tourbillon d'air, de poussière, que *Napoléon* Musard se devra coiffer d'un bonnet de velours pour éviter les rhumes ! Mais en ces dix ans, 1838-1848, quel progrès dans ces histoires ! Comme petit à petit le travesti joli, pimpant, soigné a pris le pas, mêlé à l'apocalyptique fantaisie des artistes que Gavarni conduit et qu'il excite. L'étudiant donne alors, parce que la mode est d'aller au



Gavarni, del. *Collection Alexis Rouart* *Édité par Bulla frères.*

LE JEU

bal de l'Opéra, comme aujourd'hui elle est de n'y aller pas. Faute de pécune on s'arrange comme on peut, sans passer chez Babin, costumier des grandes lorettes et des petits messieurs très bien. On emprunte à sa concierge de faux cheveux, une jupe, un caraco, et l'on se fourre un masque ahurissant sur le nez, sans plus d'histoire. Alors, pour la femme, pour la *cavalière*, le *débardeur* s'impose, parce que cette perruque de filasse, ce petit chapeau Directoire, ce large pantalon de velours à gros boutons



SOUS LE CONSULAT (1801)
QUADRILLE HISTORIQUE DES BALS DE L'OPÉRA (1840)

SOUS LE DIRECTOIRE (1797)
QUADRILLE HISTORIQUE DES BALS DE L'OPÉRA (1840)

sur la couture, la chemisette et la ceinture, ce n'est rien à préparer soi-même, et que, frais, tout neuf, cela ne manque pas de *chocnosophe*. Toutefois ni M. Émile Jolibiais, avocat à la Cour royale, en concierge, ni Mogador en débardeur, ni quiconque en travesti, pas même le Gavarni, aperçu ici près, ne pénétrera au Foyer. « Ça c'est l'foyer, dit une Mimi Pinson, c'est réservé aux femmes honnêtes qui trompent leurs maris. » Honnêtes c'est le mot de Brantôme, ce que nos pères auraient remplacé par *comme il faut*. Et voilà qu'il est devenu tout à fait comme il faut d'assister à ces frénésies galopantes; pas une femme du monde n'oserait avouer qu'elle n'y était pas.

Mais, si les gens costumés n'entrent pas au foyer, les « honnêtes » du foyer se risquent volontiers dans la salle, s'exposent aux lazzis, aux quolibets, aux exhilarances des têtes émoustillées. C'est dans ce milieu que Gavarni trouve ses meilleures farces et ses plus étonnantes fantaisies, là qu'il découvre *Cocardeau*, c'est-à-dire le monsieur de province venu pour voir, et qui, sous son habit noir, avec son petit chapeau de soirée, s'ennuie à pierre fendre. Cocardeau, ce sera, comme Mayeux, le type éternel du bourgeois égaré, à qui les loustics vont naturellement. « Toi, Cocardeau, si tu continues à t'amuser comme ça, on va te fiche au violon! » Et Cocardeau ne s'amuse pas, parce qu'il est en habit, qu'il ne connaît personne, qu'il n'a même pas osé se mettre un faux nez. Alors, c'est pis. « Ote ce nez, Cocardeau, tu sais bien que ta femme ne l'aime pas! » Or, ce nez est le sien, ce nez est long et rouge, naturellement. Que Cocardeau ait amené Madame son épouse, comme on dit, le diable est déchaîné; une bande s'abat sur le couple, le suit partout : « Prête-moi ta voleuse, vieux, pour un galop! » — « J'espère, Cocardeau, que tu vas la respecter celle-là, c'est ma tante! » Devant ce débordement, il n'y a qu'à battre en retraite, si l'on est bête; si l'on a de l'esprit, on riposte, mais alors on n'est plus Cocardeau. Dans la suite, ce qui fit le succès des bals de l'Opéra, entre 1840 et 1850, ce n'est ni Musard, ni son galop, ni la musique, c'est cette partie du programme, le mélange des classes, la confusion des espèces, le côté un peu débraillé que les gens du monde venaient chercher là pour se dégourdir et oublier le pot au feu. Ce gros monsieur en Postillon de Longjumeau est un banquier, « un papa très bien », qui s'est promis quelques bons instants. Bien vite les Débardeuses l'ont percé à jour. « Nous serons donc toujours mauvais sujet? » interroge la petite femme de Gavarni, et la mine du gros farceur sur le retour est impayable. Que tout à l'heure il esquisse quelque fadaise en l'honneur d'un buste bien cambré, il s'attirera la réponse : « Comment, à l'heure qu'il est, papa, vos galanteries ne sont pas couchées? » C'est ce gros sel, ces plaisanteries de faubourg, que, par contraste, on s'en vient querir en ces endroits, c'est toute la raison de cette vogue incroyable, de ces triomphes de Napoléon Musard. On danse et l'on mystifie. Qui ne connaît l'histoire de l'Anglaise de Solar, le directeur de *l'Époque*? C'est fou. L'Anglaise en question voulait placer de la copie au journal, Solar se défendait de son mieux. D'un autre côté, il souhaitait, pour les jours gras, promener dans Paris un char monumental, le char de *l'Époque*, et il manquait de figurants. Les figurantes ne manquaient pas, elles; seulement le préfet de police exigeait une personne « convenable ». Solar persuada à l'Anglaise de monter sur le char; elle y serait, disait-il, en bonne compagnie.



Gavarni, del. *Collection Alexis Rouart.* *J. Bourdet jeune, édit.*

RETOUR DU BAL

Tous les rédacteurs de *l'Époque* l'accompagneraient : Dumas, Hugo, Théophile Gautier et les autres moindres. Un compère bien dressé devait présenter ces messieurs à l'Anglaise. A son retour, Solar lui demanda son impression; elle était charmée. « Comme ils sont simples, ces grands hommes, disait-elle, je ne m'y fusse point attendu, certes!... Figurez-vous que Victor Hugo a mangé du saucisson à l'ail tout le long du chemin, et que Gautier buvait son litre à même! »

C'est Villemessant qui raconte l'histoire; je lui en laisse la responsabilité.

Cocardeau fit la fortune des bals; sans sa bonne tête, l'aventure fut restée morose.

HENRI BOUCHOT.



Lithographié par A. Charpentier. *Collection Alexis Rouart.* *Édité par Bulla frères.*

ALLONS-Y GAIEMENT